

Interview de Philippe Starck publiée dans Aéroport de Paris Magazine N°49 de septembre 2010 par Alexis Tain

Interview publiée dans Aéroport de Paris Magazine N°49 de septembre 2010 par Alexis Tain

_ STARCK se mouille

Célébré dans le monde entier pour avoir sublimé sa discipline, après trente ans de carrière, il est toujours au top et a été sacré « designer de l'année ».

Philippe Starck se confie. STARCK à bouche déçue

Contrainte de planning ou retrait de l'« artiste moderne », le contact s'établit par téléphone. A l'autre bout du fil, Philippe Starck, sacré « designer de l'année » au dernier Salon Maison & Objet, dont on se demande si ça ne fait pas trente ans qu'il cultive ce titre. Retiré dans une chambre d'hôtel en Allemagne, la superstar du design nous livre quelques-unes des clés du « système Starck ». Dialogue avec un créateur sans complexes, aussi passionné qu'engagé.

Vous avez été élu « designer de l'année 2010 » au dernier Salon Maison & Objet. Philippe Starck n'est donc toujours pas démodé après trente ans de carrière ?

Le marché du design est stratifié en deux couches. Sans fausse modestie idiote, il y a d'un côté moi, qui suis là depuis trente ans. De l'autre, des rotations de designers, qui durent en général de trois à quatre ans. Je suis un peu comme une vague de fond sur laquelle surfe l'écume. Être moins à la mode que d'autres me permet de ne jamais devenir démodé.

Quelle est votre recette de longévité ?

Peut-être cette longévité tient-elle au fait que je ne me suis jamais intéressé au design, à l'architecture ou à la décoration. J'avoue ne pas trouver cela passionnant. À vrai dire, c'est plutôt le métier qui m'a choisi que l'inverse. Dessiner des brosses à dents quand on est le fils d'un brillant ingénieur aéronautique n'est pas une source de grande fierté. Je devrais aujourd'hui être à la pointe de la prochaine installation d'une base sur Mars !

Vous considérez votre carrière comme un échec ?

Non, car j'ai inventé un métier. En cela, ma réussite est extraordinaire, mais à l'intérieur d'une bulle regrettable. Sans doute mon exigence dans le travail en résulte-t-elle. À la différence des designers qui, pour des raisons culturelles et esthétiques, restent en général attachés à leur produit, je ne m'y intéresse pas. Cette distance m'a toujours placé en outsider dans ce métier. Je n'ai jamais mis

les pieds dans un magasin de meubles, je fuis les cocktails. J'ai passé ma vie à essayer de comprendre la biologie, la mécanique quantique, la mutation des espèces. Ce qui m'importe, c'est l'impact de mes réalisations sur la vie des gens. Je me place plus en position de sémiologue, de sociologue. Mes projets résultent d'une série d'intuitions, d'une éthique.

Comment définissez-vous votre éthique ?

C'est le travail. Je ne cherche pas à être heureux ni ne poursuis le bonheur. Je me sens investi d'un devoir : la recherche permanente du mérite à exister. Peut-être cette ligne de conduite découle-t-elle de mon éducation religieuse. Ma raison d'exister, c'est de servir mes amis, ma femme, ma famille, la société. Je me définis souvent comme une femme de ménage amoureuse de ses employeurs.

A quoi ressemble la vie de Philippe Starck ?

Par goût et compte tenu de mon état d'autiste schizophrène, je vis en dehors de tout contact avec l'extérieur. Je vous parle d'une chambre d'hôtel qui mesure quatre mètres sur trois dans un trou perdu d'Allemagne dont, avec ma femme, je ne sors pas. Vivre dans un absolu nulle part, entouré de personne, me ravit. J'ai de la chance, car ma maladie mentale est comprise et cultivée. Je suis né en biais et n'ai aucune appréhension bourgeoise de la vie. Les époques, les jours et les modes passent et trépassent, je reste le même : un autiste moderne, comme quand j'avais 13 ans, qui rêve de ce que devrait être la vie et de ce qu'elle n'est pas.

Quel regard portez-vous sur notre époque ?

Je préfère parler de civilisation, d'évolution de l'espèce. Sa courbe, nettement croissante, va dans le sens d'un progrès permanent. Je la contemple avec jubilation. Aussi dénigré soit-il, le progrès nous aura offert de vivre plus longtemps. Les choses n'ont de valeur qu'en fonction de l'échelle avec laquelle on les mesure. Vue de loin, la courbe paraît pleine et magnifique. Observée au microscope, elle se compose de pics et de creux, de lumières et d'ombres, de cycles de civilisation. Nous vivons la fin du règne de l'Occident au profit de celui de l'Asie. J'attends cela depuis cinquante ans. Voilà c'est fait. Même si nous en sommes les premières victimes, assister à un passage de civilisation reste passionnant. Pourquoi ne pas considérer cette transition comme une chance de pouvoir nous réinventer ? Plutôt qu'accepter comme un fatalisme la pauvreté qui nous guette, nous devons d'ici les prochaines décennies renaître de nos cendres. Si on laisse faire, notre civilisation disparaîtra. Si on tente de survivre, nous y parviendrons encore deux ou trois siècles. Si nous combattons et nous réinventons, nous arriverons à un nouvel état qui nous placera différemment sur l'échiquier mondial.

Vos réalisations participent-elles à améliorer le quotidien ?

Bon ou mauvais, le design a peu d'impact sur la société. Il se situe dans la production dite « inutile ». Or l'urgence aujourd'hui, c'est de sauver des vies. Avec ce métier, je ne fais que donner un peu de plaisir et rendre quelques services. Au mieux, je créé un outil politique, de faible impact mais qui a permis l'éclosion du design démocratique et de l'architecture écologique démocratique.

Que répondez-vous à ceux qui vous accusent de faire le lit des excès du capitalisme avec vos réalisations d'hôtel de luxe ?

Si je ne réalisais que des hôtels de luxe ou des yachts à plusieurs centaines de millions d'euros, ces gens-là auraient raison. Mais ce n'est pas le cas : je crée aussi bien à l'attention des populations plus défavorisées. Travailler pour les riches me sert de bureau d'études avancé. Fasciné par les guérilleros, notamment Robin des Bois et le sous-commandant Marcos, j'ai développé une stratégie d'« ennemi amical interne ». Je signe avec les riches un marché de dupe. Chacun est conscient d'utiliser l'autre. Ces puissantes sociétés me donnent les moyens de réaliser mes projets de design et d'architecture démocratique.

Quelle serait votre réalisation idéale ? Un nouveau monument historique ? Une station spatiale ?

Mon idéal n'est pas réalisable par la matière. Je suis en train de concrétiser un grand rêve, qui devrait prendre forme d'ici un an : la création d'un laboratoire de recherche fondamentale sur la créativité pure. A la différence de ce qui a été étudié jusqu'à présent (les applications de la créativité comme le design, l'art, la danse, etc.), ce laboratoire cherchera à comprendre pourquoi et comment naissent les idées. Ce miracle du « eurêka, j'ai une idée ! », qui a fait de l'animal un homme, nous allons le comprendre, le rationaliser puis l'enseigner.
= = = = =